

PERSPECTIVES

20 mars 2023

S'attaquer à la sous-scolarisation des hommes sans nuire au succès des femmes

ROBERT LACROIX

Professeur émérite de science économique et recteur émérite,
Université de Montréal
Cofondateur et Fellow CIRANO

CATHERINE HAECK

Professeure titulaire, ESG-UQAM
Codirectrice de l'Observatoire pour l'éducation et la santé
des enfants (OPES)
Chercheuse et Fellow CIRANO

RICHARD E. TREMBLAY

Professeur émérite de psychologie, Université de Montréal
Professeur émérite de santé publique, University College de Dublin
Directeur fondateur du Groupe de recherche sur l'inadaptation
psychosociale chez l'enfant (GRIP)

En matière de scolarisation, d'importants bouleversements se sont produits au cours des dernières décennies au Québec. On a assisté à un rattrapage énorme des femmes sur le plan des études universitaires, et en particulier dans certaines disciplines comme l'éducation, la santé et les sciences sociales et sciences de la vie, mais beaucoup moins dans les STIM. Est-ce un problème ? Pas vraiment. Le problème, c'est du côté des hommes.

Dans ***La sous-scolarisation des hommes et le choix de profession des femmes*** publié aux Presses de l'Université de Montréal, les auteurs déboulonnent plusieurs mythes et posent un regard critique, réflexif et largement documenté sur les initiatives visant à influencer les choix de carrière des femmes et braquent plutôt les projecteurs sur les enjeux économiques et sociaux du manque de mixité dans des secteurs clés de l'économie.

Au Canada, au Québec et dans plusieurs pays industrialisés, on a assisté à un rattrapage historique des femmes sur le plan des études universitaires. Des barrières de tout genre limitant leur accès à l'université et au marché du travail se sont levées graduellement, bien qu'elles ne soient pas toutes tombées. La fréquentation et la diplomation universitaire des femmes ont continué de croître, dépassant substantiellement celles des hommes. Ici comme ailleurs, les diplômés universitaires – ou plutôt les diplômées universitaires – se composent à 60 pour cent de femmes. Comment expliquer un renversement de tendance aussi important et rapide ? Est-ce que de nouvelles barrières sont apparues limitant l'accès des hommes au marché du travail et à l'université ?

Notre revue exhaustive de la littérature sur les facteurs économiques, psychologiques et même biologiques et culturels nous permet de comprendre les choix différents que font les hommes (garçons) et les femmes (filles) en matière de scolarisation. Cette analyse nous amène à déboulonner plusieurs mythes, et notamment celui que des efforts doivent être déployés pour influencer les choix professionnels des femmes sous prétexte que leur contribution à la société serait plus élevée si un certain nombre d'entre elles faisaient des choix différents, comme le choix d'une carrière dans les domaines des sciences, de la technologie, de l'ingénierie et des mathématiques (STIM).

Les femmes ont de meilleures notes et cela leur ouvre plus de portes

On s'est appuyés sur des données inédites provenant des demandes d'admission faites dans trois institutions universitaires, soit l'Université de Montréal, Polytechnique Montréal et HEC Montréal par des étudiantes et étudiants de CÉGEP. Nos analyses économétriques nous ont permis d'aborder les différences de choix disciplinaires sous plusieurs angles et dimensions.

Nous avons testé l'hypothèse selon laquelle l'éventail des choix disciplinaires accessibles serait bien différent pour les femmes que pour les hommes en raison des contingents de plusieurs disciplines dans les universités. Nos résultats montrent que les femmes ont accès à plus de programmes au moment de s'inscrire à l'université que les hommes parce qu'elles ont de meilleures notes et que cela leur ouvre plus de portes. Et une fois admises à l'université, elles réussissent mieux que les hommes.

La partie se joue bien avant l'université

Le facteur dominant qui explique que les hommes sont moins nombreux à obtenir un diplôme universitaire, ce n'est pas qu'ils réussissent moins bien à l'université. C'est plutôt le fait qu'ils sont moins nombreux à obtenir un diplôme à tous les niveaux d'études *antérieures à l'université* comme le secondaire et le CÉGEP.

Même avant l'entrée au primaire, les écarts sont visibles. Les résultats des nombreuses études longitudinales sur le développement de l'enfant réalisées au Québec et ailleurs dans le monde sont clairs. Les filles ont une performance cognitive supérieure à celle des garçons dès l'âge de deux ans. Qui plus est, alors que la performance cognitive des garçons est très vulnérable aux perturbations de leur environnement pendant et après la grossesse, celle des filles l'est moins.

Les femmes ont davantage d'aptitudes et d'habiletés pour bien réussir à l'école. Dès leur tout jeune âge, elles sont avantagées en matière de réussite scolaire, et cet avantage se maintient jusqu'à l'université. Elles peuvent choisir ce que bon leur semble et elles ont le potentiel et les acquis nécessaires pour entrer dans n'importe quelle filière universitaire.

Ce qui est problématique c'est la dévalorisation des choix des femmes, pas leurs choix

Les choix des femmes sont souvent remis en question par les responsables au sein des gouvernements et par divers groupes d'intérêts dans la société, alors que ceux des hommes passent sous silence.

Au Canada, comme dans d'autres pays industrialisés, des efforts sont faits pour inciter davantage de femmes à opter pour les sciences et plus particulièrement pour le génie, les mathématiques et les sciences informatiques. La logique sous-jacente est la volonté d'amener plus de femmes dans ces secteurs parce qu'il s'agit de secteurs clés dans une économie reposant sur le savoir et que les occupations découlant de ces formations sont souvent plus payantes.

Les femmes intelligentes et bien informées ont un meilleur accès à toutes les disciplines universitaires, incluant les STIM. Avec les résultats scolaires qu'elles ont au niveau préuniversitaire, plusieurs d'entre elles ont tout à fait la possibilité d'aller dans les STIM, mais elles choisissent de ne pas le faire. Bien entendu, ces préférences peuvent être le résultat d'une éducation genrée et de normes sociales différentes selon le sexe. Mais elles découlent aussi de la performance relative de chacune et chacun et de la force des mécanismes biologiques. Les femmes optent pour des domaines qui correspondent mieux à leurs intérêts, leurs habilités et leurs valeurs. En ce sens, elles font des choix plutôt optimaux dans le contexte actuel.

Certaines barrières, principalement au niveau du marché du travail et en lien avec la conciliation famille-travail, continuent cependant d'influencer les choix des uns et des autres. Lever ces barrières permettrait une meilleure égalité sur le marché du travail et donc, aussi, des choix disciplinaires plus égaux.

Se limiter au fait que les femmes sont moins présentes dans les STIM et centrer les politiques publiques sur cette question est très réducteur et détourne notre attention des vrais enjeux. Les femmes font d'immenses contributions dans tous les domaines, et dominent dans tous les domaines sauf les STIM. Ce qui est préoccupant ce ne sont pas les choix des femmes, mais bien la valorisation, ou plutôt la *dévalorisation* des choix qu'elles font.

La sous-scolarisation des garçons doit être au centre de nos préoccupations

Il est important de reconnaître que l'éducation a une valeur intrinsèque qui transforme l'individu et les rapports qu'il a avec la société. La sous-scolarisation des hommes et des garçons représente un coût social parce qu'elle ralentit le potentiel de croissance et de développement de nos économies et de nos sociétés. Ce phénomène a des conséquences personnelles, économiques et sociales qui ne feront que s'accroître si rien n'est fait.

Si les écarts de diplomation universitaire en faveur des femmes ont tardé à apparaître, c'est essentiellement à cause d'une série de barrières de tous genres qui bloquaient depuis trop longtemps leur accès au marché du travail et aux études supérieures.

Au même titre que la sous-scolarisation des femmes a nui à leur promotion, à leur enrichissement et à la croissance économique des sociétés qui l'ont engendrée et ont tardé à y remédier, celle des hommes n'est pas moins dommageable et acceptable. Il est primordial de s'attaquer à la sous-scolarisation des hommes, tout en continuant d'encourager la performance scolaire des femmes.

Des mesures éprouvées doivent être mises en place pour prévenir les difficultés de développement bio-psycho-social dès la grossesse et au cours de la petite enfance, et tout au long du parcours jusqu'au postsecondaire. Le plus tôt ces interventions sont faites auprès des parents et des enfants, les plus efficaces, les moins onéreuses et les plus rentables elles seront. Remettre à plus tard est la pire des solutions.

Référence

Lacroix, R., Haeck, C., Montmarquette, C. et Tremblay, R.E. (2023). La sous-scolarisation des hommes et le choix de profession des femmes, Presses de l'Université de Montréal

Pour citer cet article:

Lacroix, R., Haeck, C. et Tremblay, R.E. (2023). S'attaquer à la sous-scolarisation des hommes sans nuire au succès des femmes, *Revue PERSPECTIVES*, 2023PJ-04, CIRANO. <https://doi.org/10.54932/IWQ03959>

PERSPECTIVES est la revue de diffusion et de valorisation de la recherche au CIRANO. Rédigés dans une forme accessible à un auditoire élargi, les articles de la revue PERSPECTIVES assurent une visibilité aux travaux et à l'expertise de la communauté de recherche du CIRANO. Comme toute publication CIRANO, les articles sont fondés sur une analyse rigoureusement documentée, réalisée par des chercheuses, chercheurs et Fellows CIRANO.

Les articles publiés dans PERSPECTIVES n'engagent que la seule responsabilité de leurs auteurs.

ISSN 2563-7258 (version en ligne)

Directrice de la publication :

Nathalie de Marcellis-Warin, Présidente-directrice générale

Rédactrice en chef :

Carole Vincent, Directrice de la mobilisation des connaissances

www.cirano.qc.ca

©CIRANO